

L'aliénation de l'homme moderne à l'égard de la culture scientifique

Inaugurant vendredi la chaire de biologie moléculaire qui lui a été confiée par le Collège de France, " institution exemplaire, unique en ce qu'elle est vouée à la seule connaissance, recherchée, cultivée, approfondie pour elle-même, hors de toute contingence, pour le seul éclat de sa lumière ", le professeur Jacques Monod a souligné qu'en un temps " où la source même de la science, dans la connaissance objective et dans l'éthique qui la fonde, demeure obscure pour la majorité des hommes "... la confrontation des disciplines et leur communication apparaissent comme un devoir permanent de la communauté scientifique.

Le Monde, 6 novembre 1967

C'est à une telle confrontation, par l'application des méthodes et des données des sciences physiques à l'étude des phénomènes biologiques, que l'on doit les connaissances actuelles sur les systèmes vivants et sur les propriétés qui les distinguent de " tous les autres objets ou systèmes connus de l'univers ". Analysant ces propriétés et montrant qu'elles pouvaient être définies en termes de biologie macromoléculaire, c'est-à-dire de biophysique et de biochimie, le professeur Monod a évoqué, pour en rejeter l'illogisme, les diverses théories " vitalistes " ou " métaphysiques " qui font appel à des forces directrices spéciales ou à des interprétations transcendantales pour expliquer l'apparition de la vie sur la Terre et surtout son organisation et sa reproduction permettant la création évolutive de structures de complexité croissante. Cette complexité croissante qui assure la survie des espèces et inspire irrésistiblement l'idée d'un certain finalisme...

Le support physique de l'évolution

Les découvertes de la biologie moléculaire, celle concernant l'acide désoxyribonucléique, support physique des propriétés des systèmes vivants, dont la structure rend compte des fonctions caractéristiques de la vie, permettent d'écarter ces théories " stériles " et d'apporter à l'évolution que décrit le génie de Darwin l'explication rationnelle basée sur la seule connaissance expérimentale. Le degré de perfectionnement atteint par un système vivant au cours de cette évolution tient essentiellement à la qualité des réseaux de communication, de coordination établis entre les cellules sous la forme de signaux physiques ou chimiques qui pourraient être chez l'homme " les supports physiques ultimes de la pensée, de la conscience, de la connaissance, de la poésie, des idées politiques ou religieuses, comme ceux des projets les plus nobles ou des ambitions les plus basses ".

Le royaume des idées

Le dernier en date des " accidents évolutifs ", c'est-à-dire la capacité de procéder à une communication informative entre individus, a marqué " l'émergence d'un nouveau règne, la noosphère, royaume des idées et de la connaissance, né du jour où les associations nouvelles, les combinaisons créatrices réalisées chez un individu ont pu, transmises à d'autres, ne plus périr avec lui ". Ce royaume des idées, estime le professeur Monod, présente d'étroites analogies avec la biosphère d'où il a émergé. Les idées sont, comme les êtres vivants, capables

de se conserver, de croître, de gagner en complexité, et les lois auxquelles obéissent leur sélection, leur pouvoir d'invasion ou leur disparition ressemblent étrangement à celles régissant le destin passé ou actuel des espèces animales. " Aussi voudrait-on bien connaître l'avenir et le sort de la plus puissante idée qui ait jamais émergé : celle de connaissance objective, définie comme n'ayant pas d'autre source que la confrontation systématique de la logique et de l'expérience. " C'est à l'étude des racines de cette idée suprême, la science, des motifs pour lesquels elle s'est imposée, bien qu'elle soit dénuée de pouvoir d'invasion, et surtout à l'étude de l'aliénation de l'homme moderne à l'égard de la culture scientifique, " qui pourtant tisse son univers ", que M. Jacques Monod a consacré la dernière partie de cette leçon inhabituelle où se mêlaient étroitement pour se compléter les réflexions morales, scientifiques, historiques ou sociales, comme on souhaiterait qu'il en soit plus souvent ainsi et comme semble le suggérer, sinon l'appliquer toujours, la mission du Collège de France. " Je pense, a-t-il conclu, après l'avoir définie, que l'éthique de la connaissance est radicalement différente des systèmes religieux, utilitaristes ou positivistes qui voient dans la connaissance non pas le but lui-même, mais un moyen de l'atteindre ; je pense qu'il faut systématiser cette éthique, en dégager les conséquences morales, sociales et politiques, qu'il faut la répandre et l'enseigner, car, créatrice du monde moderne, elle est seule compatible avec lui. " Quel idéal proposer aux hommes d'aujourd'hui, qui soit au-dessus et au-delà d'eux-mêmes, sinon la reconquête, par la connaissance, du néant qu'ils ont eux-mêmes découvert ? "

L'aliénation de l'homme moderne à l'égard de la culture scientifique Inaugurant vendredi la chaire de biologie moléculaire qui lui a été confiée par le Collège de France, Par Dr E.-L. 6 novembre 1967

Monod fait le 30 novembre une leçon inaugurale que publie le Monde du 30 novembre 1967. Sa portée conceptuelle est telle qu'elle déclenche aussitôt une polémique débordant très largement les frontières de la science. Polémique qui devait atteindre, trois ans plus tard, une portée internationale avec la publication du 'Hasard et la Nécessité'

" La science a donné à l'homme d'immenses pouvoirs. cette anxiété, cette profonde méfiance que tant de nos contemporains éprouvent à l'égard du monde moderne et de la science elle-même. Sentiment d'aliénation qui est loin de n'atteindre que les moins cultivés Il est peu de devoirs plus clairs ou plus urgents aujourd'hui pour la communauté des hommes de science que de combattre cette moderne névrose. Tel était bien, dès l'origine, tel est encore le programme du Collège de France, autant que jamais exemplaire. (...) FAUT-IL rappeler qu'au regard des lois physiques régissant l'évolution des systèmes macroscopiques, l'existence même des êtres vivants apparaît comme un véritable défi ? Seule en effet parmi les objets ou systèmes connus dans l'univers, les êtres vivants possèdent deux propriétés paradoxales que j'appellerai, après d'autres, l'Émergence et la Téléonomie. C'EST ainsi que les diverses théories " vitalistes ", d'apparence plus ou moins scientifique, supposent toutes l'existence d'un principe téléonomique, d'une force directrice spéciale présente dans la " matière vivante ", absente dans la matière inanimée. C'est la solution de Teilhard de Chardin qui n'est pas neuve d'ailleurs (père Jésuite, paléontologue le « phénomène humain » doit être pensé comme constituant — à un moment donné — une étape de l'évolution qui conduit au déploiement de la noosphère, laquelle prépare l'avènement de la figure dite du « Christ cosmique ». Le « point Ω ou point Oméga » représente le pôle de convergence de l'évolution Sous une forme

ou une autre, explicite ou pas, cette idée est présente en effet dans la plupart des grands systèmes religieux ou métaphysiques La " logique " de ces interprétations transcendantes. Une fois, admis cet animisme cosmique, il n'y a plus en effet de difficulté à expliquer l'apparition de la vie et l'évolution; LA solution diamétralement opposée, selon laquelle l'émergence doit nécessairement précéder la téléonomie, nous apparaît aujourd'hui comme la seule rationnelle. Pendant de longues années, après Darwin, l'espoir de parvenir à de tels résultats a paru presque chimérique. Aujourd'hui, cependant, le support physique de l'émergence est identifié, sa structure est établie, et cette structure rend compte de la fonction. J'ai désigné ainsi, bien entendu, l'acide désoxyribonucléique (A.D.N.), constituant des chromosomes, gardien de l'hérédité et source de révolution, pierre philosophale de la biologie (...) L'ÉVOLUTION des espèces, à vrai dire, n'est pas, n'est plus actuellement le problème central de la biologie Disons que je serais surpris, et ma foi dans l'unité du monde vivant déçue, si ce prodigieux organe de coordination téléonomique, le système , nerveux central de l'homme, n'utilisait pas lui aussi ce moyen de communication moléculaire, déjà découvert par les bactéries, que représentent les interactions allostériques. Le dernier en date des " accidents évolutifs ", c'est-à-dire la capacité de procéder à une communication informative entre individus, a marqué " l'émergence d'un nouveau règne, la noosphère, , le royaume des idées et de la connaissance, né du jour où les associations nouvelles, les combinaisons créatrices chez un individu, ont pu, transmises à d'autres, ne plus périr avec lui. On peut calculer la probabilité de voir un singe dactylographe écrire les œuvres de Shakespeare. Cette probabilité est du même ordre que celle de voir geler l'eau dans une casserole posée sur le feu. Mais l'univers existe, il faut bien qu'il s'y produise des événements, tous également improbables, et l'homme se trouve être l'un d'entre eux. Il a tiré le gros lot : faut-il désespérer ? ou rejeter la science qui nous impose de telles conceptions ? (12)

Le Monde, 8 janvier 1968

La publication, le 30 novembre 1967, de larges extraits de la leçon inaugurale de M. Jacques Monod nous a valu une importante correspondance, où les diverses conceptions développées par le nouveau professeur au Collège de France sont âprement débattues.

Si certains de nos lecteurs acceptent l'idée que l'homme puisse être " le fruit d'accidents successifs ", d'autres considèrent que l'affirmation selon laquelle " l'évolution serait la conséquence des imperfections mêmes du système conservateur de structures que représente une cellule ", ne peut être prouvée, et que l'on peut tout aussi bien démontrer le contraire. " Ce qui revient, disent-ils, à donner la primauté à ce qui, sous le nom de téléonomie, n'est autre que la finalité, le principe directeur ".L'aliénation de l'homme à l'égard de la culture scientifique est, dans l'ensemble, reconnue par tous, mais beaucoup en trouvent la cause non pas dans l'ignorance mais dans la conscience lucide de certains des aspects les plus négatifs ou les plus redoutables du " progrès scientifique ".Enfin, l'éthique définie par M. Monod et que certains comparent à une " religion nouvelle " paraît, à d'autres, " tragiquement insuffisante pour répondre aux aspirations de l'homme ou des sociétés humaines ".Nous ne pouvons donner ici que de brefs aperçus de ce débat où l'on voit se refléter certaines des

préoccupations les plus angoissantes que soulèvent, chez les hommes d'aujourd'hui, le développement des sciences et leur emprise sur la vie quotidienne.

La science ne peut suffire

Je reconnais, écrit le Père François Russo, l'originalité, la pertinence et la profondeur d'une grande part des vues que propose M. Jacques Monod. On ne saurait trop souligner la portée de ses observations sur l'intelligence renouvelée de la vie que nous offrent les travaux récents sur l'A.D.N. Combien aussi nous apprécions la vigueur et la lucidité avec laquelle il insiste sur la portée de l'avènement et de l'extension de la connaissance objective faite fondamentalement d'une " confrontation de la logique et de l'expérience " ! Que l'homme d'aujourd'hui éprouve un profond malaise en face de la science, qu'il ait à son sujet tant d'idées aberrantes, que notre culture n'ait pas su lui faire toute la place à laquelle elle a droit, c'est bien là un grave problème auquel nous sommes encore trop peu attentifs. De même, M. Monod dénonce très justement les vues étroites et même inexactes qui ont communément cours sur la nature et la fonction de la connaissance scientifique. La connaissance objective est soutenue et animée par une éthique qui ne doit pas être confondue avec la méthode scientifique, et " le véritable dessein des hommes de science " - nous dirions plutôt le dessein premier - n'est pas " le bonheur de l'humanité, moins encore sa puissance temporelle et son confort, mais la connaissance objective elle-même ".

Mais, en raison même de la qualité de ces vues et de l'autorité de leur auteur, on regrette de les voir prolongées par des considérations quelque peu sommaires et dogmatiques sur le processus de l'évolution et sur la nature et le destin de l'homme. Dès lors qu'il quittait le strict domaine de la science, M. Monod ne devait-il pas être plus attentif aux exigences de la réflexion où il s'engageait, ne serait-ce qu'aux précautions élémentaires à prendre dans l'emploi de termes tels que " métaphysique " ou " transcendance " ? On l'aurait aussi voulu plus soucieux de tenir compte d'un certain nombre de siècles de réflexion philosophique dont il n'est pas a priori évident que rien n'en doive être retenu.

Il en va de même de la question du rôle du hasard dans l'évolution. À l'encontre de M. Monod, il demeure permis - tout en reconnaissant la vanité des démonstrations faciles de tant d'antiprobabilistes - de s'interroger sur la validité d'une explication qui ne veut voir dans le développement de la vie et l'apparition de l'homme que l'heureux tirage d'un " gros lot ". Des difficultés profondes subsistent à ce sujet, qui ne sont aucunement " confusions ", et dont la source n'est pas à chercher seulement " dans la peur de l'homme devant l'inconnu " et dans " un orgueil blessé ".

Quant à l'éthique de la connaissance objective, avec M. Monod nous en reconnaissons toute la noblesse et toute la portée. Néanmoins, on se croit autorisé à douter qu'à elle seule elle puisse " nous enseigner le mépris de la violence et de la domination temporelle ". Cet idéal mérite assurément au plus haut point d'être " proposé aux hommes d'aujourd'hui ". Mais suffira-t-il à les combler ? M. Monod aurait pu au moins poser la question. Plus conséquent avec lui-même, M. Monod ne devait-il pas reconnaître que, dès lors qu'il présentait la connaissance objective comme constituant pour les hommes un idéal qui est " au-dessus et au-delà d'eux-mêmes ", comme une " valeur supérieure à l'homme lui-même ", il s'engageait dans une voie qui conduit à poser un certain nombre de problèmes à la solution desquels la science ne saurait suffire ?

Ignorance ou conscience ?

Mme J.-L. Pernin, de Paris, écrit : " Pour la première fois, une société ne connaît pas sa raison d'être. " Par ces mots de M. Malraux, vous introduisiez, dans votre numéro daté du 30 novembre, un texte de M. Jacques Monod. En disant cela, M. Malraux voulait sans doute illustrer le triste paradoxe d'une société qui a cessé de croire à l'existence d'une hiérarchie sacrée, et qui repose sur le vide, dans la mesure où la science qui la modèle ne peut lui fournir l'idée d'une telle hiérarchie. Nous pensons que ce problème est l'un des plus aigus de tous ceux qui se posent à l'homme contemporain, peut-être la source même de la plupart de tous les autres problèmes. L'homme est écartelé entre les deux termes de sa création. Même s'il comprend les fondements rationnels des moyens dont il use pour se réaliser comme homme, il n'en reste pas moins conscient de la distance entre l'idée humaine qui fonde ces moyens et l'usage humain que lui-même en fait. Ceci d'autant plus que la dialectique propre aux œuvres scientifiques et techniques exige d'elles qu'elles engendrent des produits dont l'usage soit de plus en plus immédiat, par des moyens de plus en plus médiats, sans qu'il puisse y avoir conciliation entre ces deux termes. Au reste, cela seul nous fait comprendre que " ... le malaise vis-à-vis de la culture scientifique " est moins celui des ignorants, qui - de l'aveu même de M. Monod - s'en tiennent à des systèmes de valeurs périmés, ne soupçonnant que confusément leur caducité, qu'il n'est le propre des esprits plus cultivés. En ce qui concerne le problème des " abus atroces ", conséquence inévitable de la nouvelle puissance de la société, la solution que propose M. Monod n'est guère rassurante : " le seul but, la valeur suprême, " le souverain bien ", dans l'éthique de la connaissance, ce n'est pas, avouons-le, le bonheur de l'humanité... " ; bien sûr il précise que le souverain bien n'est pas non plus " sa puissance temporelle ", mais cette déclaration de neutralité à l'égard des problèmes politiques soulevés par la science - neutralité qui s'est avérée intenable pour bien des savants - n'est-elle pas facile et même dangereuse ? Au problème de l'angoisse des philosophies contemporaines devant l'univers, angoisse qui est le reflet du divorce que cherche à réduire M. Monod, celui-ci répond que ces philosophies n'ont qu'un seul tort, c'est de s'inquiéter du " néant qu'elles ont découvert ", et tout en confirmant cette découverte, il cherche à nous montrer qu'en tant que démarche scientifique elle est rassurante. Cela revient à dire que cette certitude subjective d'égarement qui étirent notre société, qui nous permet de poser tous ces problèmes, est pour M. Monod une illusion ; il ne nous reproche pas d'être ignorants, mais d'être conscients. Revenons-y une dernière fois ; que l'éthique du savant soit bien une éthique, nous l'accordons. Qu'elle constitue un fondement, une raison d'être pour une société dont les membres, avec des conditions de vie matérielle de plus en plus homogènes, ont des fonctions de plus en plus spécialisées, nous ne pensons pas que cela soit possible. Comment un commerçant pourrait-il avoir les mêmes valeurs qu'un savant ? Le fondement d'une société, sa raison d'être, ce ne peut être qu'une religion, une croyance, pourvues d'un contenu dont le caractère général se ramifie en une infinité de valeurs particulières telles que chaque fonction sociale puisse y voir sa place représentée. Or, la science ne nous offre en guise de fondement qu'une forme vide, à côté de laquelle elle entasse des moyens matériels de puissance dont elle reste incapable de définir le but.

Science et mystique

(...) Un autre motif de satisfaction que les philosophes des sciences retirent de votre leçon, souligne M. Manuel de Dieguez, de Saint-Gauburge (Sarthe), c'est le secours que vous leur

apportez en contribuant à démythologiser les grandes synthèses eschatologiques dont la prétention est souvent de se fonder sur la science elle-même, et dont Teilhard de Chardin est le Bernardin de Saint-Pierre du 20e siècle. En montrant la parenté de son type de pensée avec le finalisme d'Engels et de Hegel, vous êtes allé, me semble-t-il, à la racine de la question d'une manière qui montre bien la parenté d'esprit entre la science et la philosophie moderne : parenté qui consiste à autopsier des comportements de l'esprit, et non les systèmes de pensée qui n'en sont que les conséquences... (...) Mais la question se pose d'éclairer l'abîme strictement psychologique qui s'ouvre sous l'homme quand il devient le veilleur et la vigie du " néant qu'il a découvert ". Il me semble, comme à vous, que le sens de la science est de faire taire les dieux. Le sens du savoir scientifique, tel que vous l'évoquez dans son éthique, n'est-il pas d'un haut gardien du silence ? Mais alors, la question se retourne étrangement, car, en sentinelle du silence métaphysique, la science n'est-elle pas la dernière et la plus haute voix de l'écoute vraiment religieuse, donc de l'ouverture de l'esprit à la " béance " de l'univers et du sujet, comme disent aujourd'hui nos psychanalistes, devenus, par la force des choses, philosophes ? (...) La science, au plus secret, est éveillée à ce que les mystiques appellent la " nescience ", le non-savoir. L'ignorance à l'égard de la mystique pure me semble donc la plus fâcheuse fermeture au vide dont souffre l'humanisme occidental. Pourtant, quel dialogue entre les deux " ignorances ", celle de la science et celle de la mystique ! Car la mystique muette est aussi éloignée de l'infantilisme des représentations religieuses vulgaires que la science elle-même l'est du sens commun. Pour ma part, je crains parfois qu'en croyant se fonder sur une logique des " lois de la nature ", la science, malgré qu'elle en ait, ne soit encore aristotélicienne, donc thomiste, donc " catholique ", et fasse alors parler à la nature le langage d'une raison universelle. Alors, la science n'est pas encore vraiment gardienne du " néant qu'elle a découvert ". (...)

Une éthique restreinte

Toutefois, de même qu'il existe une relativité restreinte dans la relativité généralisée, de même je crois, écrit Vercors, que l'éthique de la connaissance est une éthique restreinte dans la généralité d'une éthique de la rébellion. Outre que des peuples entiers ne pourront pas, avant longtemps, accéder à la science, il a existé, il pourrait exister encore, des sociétés qui jugent que la connaissance est un mal : comment leur prouver le contraire ? La valeur normative de la connaissance comme fondement éthique doit être établie sans conteste. Elle ne peut l'être qu'en se référant au concept de ce qui, n'existant que dans l'espèce humaine, et absent dans toutes les autres, constitue spécifiquement l'humain et qui, développé, hominise l'homme tandis que, négligé ou combattu, il l'animalise. J'ai tenté de montrer que ce concept c'est sa rébellion contre sa condition naturelle - dont l'ignorance de tout est la première donnée, et le refus d'icelle la première rébellion. Cette volonté de connaissance a pris aujourd'hui, avec l'effacement des vieilles structures mentales, avec la découverte du néant et de l'absurde, la toute première place. S'en tenir à elle seule ne serait pas néanmoins sans comporter quelque imprudence.

Un pouvoir corrosif redoutable

Un pouvoir corrosif redoutable, écrit le professeur Froment, titulaire de la chaire de clinique des maladies cardio-vasculaires à la faculté de médecine de Lyon. Bien que je sois très porté à vous croire quand vous dites que, créatrice du monde moderne, cette éthique (qui est aussi

la mienne) est " seule compatible avec lui ", cependant je me demande depuis longtemps si ce message ne possède pas un pouvoir corrosif redoutable, et peut-être ce pouvoir corrosif seulement, à l'égard de la masse des humains. À son propos en tout cas, il m'est souvent arrivé de méditer, dans une vue prospective, cette phrase de Valéry : " Toute l'histoire humaine, en tant qu'elle manifeste la pensée, n'aura peut-être été que l'effet d'une sorte de crise, d'une poussée aberrante, comparable à quelques-unes de ces brusques variations qui s'observent dans la nature et qui disparaissent aussi bizarrement qu'elles sont venues... Qui sait si notre culture n'est pas une hypertrophie, un écart, un développement insoutenable, qu'une ou deux centaines de siècles auront suffi à produire et à épuiser ? " À cet égard votre dernière phrase (qu'aurait peut-être rendue plus explicite le texte entier de la Leçon, tronquée dans le monde) m'a laissé sur ma faim. " Reconquête, par la connaissance, du néant " ? Que voulez-vous dire au juste par cela ? Connaissance des modes de début et de développement de la vie, de la pensée... etc ? Je ne le pense pas ; mais alors ?...

Le remède ou la cause?

Je ne suis, dit M. Morange, d'Alger, ni savant ni biologiste ; je ne suis même qu'un " primaire " puisque je n'ai fait ni philosophie ni latin. Je n'ai qu'une instruction technique un peu supérieure à la moyenne, me permettant d'être professeur de dessin industriel. Si j'ose cependant faire quelques remarques sur votre " leçon inaugurale " c'est que j'ai confiance dans le simple bon sens pour ne pas dire de grosses bêtises, même sur des choses savantes; je crois aussi qu'il y a d'autres sources de connaissance de la vérité que l'expérimentation scientifique. J'ai été étonné, monsieur, d'apprendre que je suis le produit d'une série d'accidents survenus dans la reproduction ininterrompue de la cellule élémentaire apparue, on ne sait comment, il y a des milliards d'années; ces " accidents " donnant lieu à toujours plus de complexité de la cellule, et même à de vastes systèmes de cellules différenciées, mais à fonctions coordonnées, dont la complexité dépasse tout entendement. Il faudrait revoir, monsieur, le sens du mot " accident " et lui donner une définition scientifique, car, dans le langage courant, accident veut dire dérangement dans un ordre normal, dégradation, catastrophe. Mais en biologie les " accidents " donnent lieu à des formes de plus en plus complexes, de plus en plus organisées, de plus en plus évoluées, de plus en plus belles ! Les conclusions que vous tirez de toute cette science me laissent perplexe. Vous semblez proposer, comme remède à nos maux, ces maux du monde moderne que vous signalez si bien : l'homme étranger dans un univers irrespirable où il semble qu'il n'est plus qu'un rouage d'une vaste machine, " désespoir de l'homme convaincu d'être absurde et refusant de l'être " ; vous semblez proposer comme remède, dis-je, d'aggraver encore ce que vous avouez être la cause de ces maux : la connaissance objective créatrice du monde moderne et " l'éthique " qui la conditionne. Cependant vous êtes très franc, monsieur ; vous avouez que " le seul but, la valeur suprême, le " souverain bien " dans cette éthique de la connaissance, ce n'est pas le bonheur de l'humanité, ni son confort, ni le "connais-toi toi-même ", c'est la " connaissance objective " elle-même. Nous voilà avertis. Voilà le nouveau dieu à adorer pour lui-même : la connaissance objective. Il ne nous donnera ni le bonheur ni aucune des valeurs humaines qu'il ignore car " la connaissance objective ignore les valeurs ". Il ne nous donnera que " la connaissance objective "... avec la bombe atomique, les villes irrespirables, les hécatombes sur les routes, les eaux polluées, la nature saccagée, etc., et l'homme aliéné et désespéré, comme vous le dites vous-même.

Puisque nous sommes francs, monsieur, soyons-le jusqu'au bout.

Quel est le terme de votre " connaissance objective " ? Ce n'est pas Dieu, car Dieu se voit aussi bien, et même mieux, dans son œuvre harmonisée que dans son œuvre disséquée. D'ailleurs Dieu est éliminé au départ comme inaccessible à la " connaissance objective ". Quel est donc ce terme ? Une connaissance de plus en plus grande des secrets de la nature ? Vous le savez, monsieur, sans l'avouer, cette route n'a pas d'issue ; elle est infinie. Au terme de cette route, qui n'a pas de terme, il y a le secret de la façon dont Dieu a coagulé et organisé l'énergie tirée de son propre vouloir, et ce secret est inaccessible à l'homme. Cependant, en cours de route, l'homme dévoile quelques éléments relativement simples de ce secret ; exemple : la désintégration atomique. Vous savez les résultats ! On ne laisse pas les enfants jouer avec les allumettes. Les secrets de Dieu recherchés uniquement dans le but de puissance ou dans le but de satisfaire la " connaissance objective " sont des allumettes de catastrophes et de malheurs entre les mains des hommes. Cela ne condamne pas globalement la recherche scientifique si elle est faite dans des intentions plus humbles et ordonnée au simple service des hommes et des œuvres de paix. C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre. Dans ce cas, les intentions, le but recherché, conditionnent le fruit.

L'éthique de la connaissance

Enfin, M. Alfred Fabre-Luce nous écrit notamment :

Dans la seconde partie de sa leçon, M. Monod nous propose en modèle l'éthique de la connaissance qui inspire les savants. Il faut, dit-il, " la systématiser, en dégager les conséquences morales, sociales et politiques, la répandre et l'enseigner ". J'imagine mal une société qui s'inspirerait de cette éthique, telle que M. Monod la définit. (" La connaissance est supérieure à l'homme. ") Nous recommanderait-il un droit qui renoncerait à défendre les individus, une justice qui écarterait l'idée de la responsabilité, une médecine qui reprendrait (avec plus de talent et dans un esprit différent) les expériences sur le vif des nazis ? J'entends bien que, selon lui, l'éthique de la connaissance enseignera aussi " le mépris de la violence ". Pourquoi donc ? La guerre a bien souvent aiguillonné la science. La confiance de M. Monod s'adresse plutôt, j'imagine, aux qualités morales des savants. Ceux-ci, malheureusement, restent des hommes, et, s'ils obéissent à " l'éthique de la connaissance " dans leurs laboratoires, ils s'inspirent fréquemment d'autres valeurs dès qu'ils en sortent. En 1945, tel physicien, initiateur de la bombe atomique, admettait, préparait son emploi contre certains jaunes (les Japonais). En 1950, il ne l'admettait plus contre d'autres jaunes (Coréens ou Chinois) après une autre agression. Cette différenciation relevait d'une conception politique, non d'une morale professionnelle. Il arrive que des hommes de science s'adressent solennellement au public, dans le cadre de leur spécialité, pour formuler des jugements inspirés d'une simple mode. En 1951, un groupe d'anthropologues et de biologistes réunis sous les auspices de l'Unesco ont lancé une " déclaration sur les races " qui niait l'existence de différences génétiques héréditaires. Pour les signataires, les différences des groupes humains s'expliquaient entièrement par le milieu, la culture, l'histoire. Mais, en 1964, une autre réunion d'anthropologues et de biologistes a formulé des " propositions de Moscou " où, au contraire, l'idée d'une " capacité génétique d'épanouissement intellectuel " était admise. Entre les deux documents, il n'y avait eu aucune découverte scientifique, mais seulement un changement d'atmosphère. En 1951, on se préoccupait de réagir contre le nazisme et le

colonialisme. En 1964, on commençait à tenir compte de fiertés naissantes (celle, notamment, de la négritude) qui revendiquent, au lieu de les nier, certaines différences " raciales ". L'écrivain qui constate de telles variations se demande si l'éthique de la connaissance pourra suffire à nourrir la communauté des hommes alors qu'elle n'arrive pas à nourrir entièrement la communauté des savants. Mais il ne méprise pas pour autant cette éthique. Il dirait même volontiers : " Plaise au ciel que les hommes de science continuent à nous donner l'exemple de cette modestie qui a permis leur succès. " Le rôle de l'homme de lettres est de rappeler aux esprits l'importance et la difficulté du " connais-toi toi-même " de Socrate. Physiciens et biologistes, tout occupés à explorer les mystères de la matière et de la vie, paraissent ignorer ceux de - leur propre inconscient et s'intéressent peu aux sciences (à vrai dire, imparfaites) qui tentent de l'explorer. Ces sciences aussi ont leur impérialisme. L'homme de lettres le sait, ou le devine. Aussi se borne-t-il à résister aux empiètements des unes et des autres, en usant de ses armes traditionnelles : la connaissance de la grammaire, l'habitude de l'observation, le sens des nuances, le relativisme intellectuel - mais aussi la foi dans l'homme - que lui inspire l'intime fréquentation des grands écrivains de toutes les époques. Chez d'autres écrivains, la névrose qui inquiète M. Monod paraît en bonne voie de guérison. Les magazines littéraires de l'année ont été pleins de respectueuses considérations sur le structuralisme. Des hommes de formations très différentes s'accordent aujourd'hui à nous présenter les savants comme des anges, la sociologie comme mathématisable, l'histoire comme une abrupte succession d'états hétérogènes, l'homme comme un produit et un serf du langage. Cette entreprise extra-scientifique et extra-littéraire a même été poussée si loin qu'une réaction est devenue inévitable. Un homme de lettres le dit ici. Mais c'est plutôt des savants eux-mêmes qu'il faut espérer un prochain retour aux règles austères de leur état.